

Lefèvre a dit oui... Serez-vous plus méchant qu'elle ? Ah ! si vous saviez comme je vous aime !

Le brave homme tout attendri s'était assis, et détournait la tête, pour ne pas se laisser fléchir, et ne pas permettre qu'on l'embrassât.

— Oh ! que vous êtes méchant aujourd'hui, papa Jean-Claude !

— C'est pour toi, mon enfant.

— Eh bien ! tant pis... je me sauverai, je courrai après vous ! Le froid... qu'est-ce que le froid ? Et si vous êtes blessé, si vous demandez à voir votre petite Louise pour la dernière fois, et qu'elle ne se trouve pas là, près de vous, pour vous soigner, pour vous aimer jusqu'à la fin !... Oh ! vous me croyez donc bien mauvais cœur !

Elle sanglotait. Hullin ne put y tenir davantage.

— Est-ce bien vrai que maman Lefèvre consent ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, oh ! oui, elle me l'a dit. Elle m'a dit : "Tâche de décider papa Jean-Claude ; moi, je ne demande pas mieux ; je suis contente."

— Eh bien !... que puis-je faire contre vous deux ? tu viendras avec nous... c'est entendu.

Alors ce fut un cri de joie dont toute la cascade retentit :

— Oh ! que vous êtes bon !

Et d'un tour de main les larmes furent essuyées :

— Nous allons partir, courir les bois, faire la guerre !

— Hé ! s'écria Hullin en hochant la tête, je le vois maintenant, tu es toujours la petite *heimatshlôs*. Allez donc apprivoiser une hirondelle !

Puis, l'attirant sur ses genoux :

— Tiens, Louise, voilà maintenant douze ans passés que je t'ai trouvée dans la neige ; tu étais toute bleue, pauvre petite ! Et quand nous fûmes dans la baraque, près d'un bon feu, et que tu ravigas tout doucement, la première chose que tu fis, ce fut de me sourire... Et depuis j'ai toujours voulu ce que tu as voulu... Avec ce sourire-là, tu m'as conduit par tous les chemins.

Alors Louise se mit à lui sourire, et ils s'embrassèrent :

— Eh bien donc, regardons les paquets, dit le brave homme avec un soupir. Sont-ils bien faits au moins ?

Il s'approcha du lit et regarda tout émerveillé ses plus chauds habits, ses gilets de flanelle, tout cela bien brosse, bien plié, bien emballé ; puis le paquet de Louise avec ses bonnes robes, ses jupes et ses gros souliers en un bel ordre. A la fin, il ne put s'empêcher de rire et de s'écrier :

— O *heimatshlôs*, *heimatshlôs*, il n'y a que vous pour faire les beaux paquets, et vous en aller sans tourner la tête !

Louise sourit.

— Vous êtes content !

— Il le faut bien ! Mais, pendant tout ce bel ouvrage, tu n'as pas songé, j'en suis sûr, à préparer mon souper.

— Oh ! ce sera bientôt fait ! Je ne savais pas que vous reviendriez ce soir, papa Jean-Claude.

— C'est juste, mon enfant. Apprête-moi donc quelque chose, n'importe quoi, mais vite, car j'ai bon appétit. En attendant, je vais fumer une pipe.

— Oui, c'est cela, fumez une pipe.

Il s'assit au coin de l'établi et battit le briquet tout rêveur. Louise courait à droite, à gauche, comme un véritable lutin, ranimant le feu, cassant les œufs dans la poêle, et faisant sauter une omelette en un clin d'œil. Jamais elle n'avait été si leste, si riante, si jolie. Hullin, le coude sur la table, la joue dans la main la regardait faire gravement, pensant à tout ce qu'il y avait de volonté, de fermeté, de résolution, dans ce petit être, léger comme une fée et décidé comme un hussard. Au bout d'un instant, elle vint lui servir l'omelette sur un grand plat fleuronné, le pain, le verre et la bouteille.

— Voilà, papa Jean-Claude, régalez-vous !

Elle le regardait manger d'un œil tendre.

La flamme sautait dans le poêle, éclairant de sa vive lumière les poutres basses, l'escalier de bois dans l'ombre, le grand lit au fond de l'alcôve, toute cette demeure tant de fois

égayée par l'humeur joyeuse du sabotier, les chansonnettes de sa fille et l'entrain au travail. Et tout cela, Louise le quittait sans peine ; elle ne songeait qu'aux bois, au sentier neigeux, aux montagnes sans fin allant du village à la Suisse, et bien plus loin encore. Ah ! maître Jean-Claude avait bien raison de crier : "*heimatshlôs* ! *heimatshlôs* !" L'hirondelle ne peut s'apprivoiser, il lui faut le grand air, le ciel immense, le voyage éternel ! Ni l'orage, ni le vent, ni la pluie par torrents ne l'effrayent à l'heure du départ. Elle n'a plus qu'une pensée, plus qu'un soupir, un cri : "En route ! en route !"

Le repas terminé, Hullin se leva et dit à sa fille :

— Je suis las, mon enfant ; embrasse-moi, et allons nous coucher.

— Oui, mais n'oubliez pas de m'éveiller, papa Jean-Claude, si vous partez avant le jour.

— Sois donc tranquille. C'est entendu, tu viendras avec nous.

Puis, la regardant grimper l'escalier et disparaître dans la petite mansarde.

— A-t-elle peur de rester au nid ! se dit-il.

Le silence était grand au dehors. Onze heures sonnaient à l'église du village. Le bonhomme s'assit pour défaire ses souliers. En ce moment, ses regards rencontrèrent par hasard son fusil de munition suspendu au-dessus de la porte. Il le décrocha, puis il l'essuya lentement et en fit jeter la batterie. Toute son âme était à cette besogne.

— Cela va bien encore, murmura-t-il.

Et d'une voix grave :

— C'est drôle, c'est drôle ; la dernière fois que je le tenais... à Marengo... il y a quatorze ans... il me semble que c'était hier !

Tout à coup, au dehors, la neige durcie cria sous un pas rapide. Il prêta l'oreille : "Quelqu'un..."

Presque aussitôt deux petits coups secs retentirent aux vitres. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. La tête de Marc Divès, avec son large feutre tout roide de glace, se pencha dans l'ombre.

— Eh bien, Marc, quelles nouvelles ?

— As-tu prévenu les montagnards ? Materné, Jérôme, Labarbe ?

— Oui, tous.

— Il n'est que temps : l'ennemi a passé.

— Passé ?

— Oui... sur toute la ligne... J'ai fait quinze lieues dans les neiges depuis ce matin pour te l'annoncer.

— Bon ! il faut donner le signal ! un grand feu sur le Falkenstein.

Hullin était tout pâle ; il remit ses souliers. Deux minutes après, sa grosse camisole sur les épaules et son bâton au poing, il ouvrait doucement la porte, et suivait Marc Divès à grands pas dans le sentier du Falkenstein.

VII

A partir de minuit jusqu'à six heures du matin, une flamme brilla dans les ténèbres sur la cime du Falkenstein, et toute la montagne fut debout.

Tous les amis de Hullin, de Marc Divès et de la mère Lefèvre, les hautes guêtres aux jambes, le vieux fusil sur l'épaule, s'acheminèrent, dans le silence des bois, vers les gorges du Valtin. La pensée de l'ennemi, traversant les plaines de l'Alsace pour venir surprendre les défilés, était présente à l'esprit de tous. Le tocsin de Dagsburg, d'Abreschwiler, de Walsch, de Saint-Quirin et de tous les autres villages ne cessait point d'appeler les défenseurs du pays aux armes.

Maintenant il faut se représenter le Joergenthal au pied du vieux *burg*, par un temps de neige extraordinaire, à cette heure matinale où les grands massifs d'arbres commencent à sortir de l'ombre, où le froid excessif de la nuit s'adoucit à l'approche du jour. Il faut se figurer la vieille scierie avec sa large toiture plate, sa roue pesante chargée de glaçons, sa hutte